

Djavād ḤADĪDĪ

La Perse ancienne au théâtre classique français

Les tragédiens français du XVII^e et du XVIII^e siècles s'inspiraient de la *Poétique d'Aristote* pour décrire des personnages doués d'une âme contemporaine mais dont l'histoire était souvent puisée dans les sources gréco-romaines. Pourtant cela ne pouvait durer toujours et il leur fallait du nouveau. Cette nouveauté, ils la trouvent dans l'histoire de la Perse ancienne. C'est ainsi que nombre d'auteurs classiques, parmi les plus grands aussi bien que parmi les auteurs de moindre renommée, se sont intéressés aux Persans des temps reculés. Ce faisant, ils étaient menés non seulement par le souci de la nouveauté, mais ils suivaient aussi le goût de leurs contemporains. Car dès le début du XVII^e siècle les Français essayaient de nouer des relations politiques avec les Persans. C'était l'époque où la dynastie safavide était à l'apogée de son pouvoir. Shah 'Abbās I^{er} avait remporté de nombreuses victoires contre les Ottomans, ennemis redoutables des Européens. Sa diplomatie étrangère attirait les missionnaires et les commerçants à la fois. Ceux-ci, de retour dans leur pays, ne faisaient que louer les qualités de ces mécréants qu'étaient les musulmans.

Ce fut ainsi que la *Relation de récit de voyage fait par le Père Pacifique de Provins* parut en 1631. Trois ans plus tard André Duryer, ancien consul de France en Egypte et à Constantinople, traduisit en français le *Jardin des Roses* de Sa'dī¹. Il fallut encore dix ans pour qu'un autre chef-d'œuvre de la littérature persane, *Le Livre des lumières ou la conduite des rois*, soit traduit par Gaulmin. Presqu'à la même époque paraissaient les dix volumes du *Grand Cyrus*, roman utopique de Mademoiselle de Scudéry qui tenait salon à Paris. Donc, lorsqu'en 1644 Corneille écrivait *Rodogune*, sa première tragédie sur les Perses, il ne faisait que suivre une mode qui était déjà établie. Quelques mois avant lui, Gabriel Gilbert avait traité du même sujet avec le même titre. Sa pièce était représentée à la cour et avait remporté un certain succès. C'est à cette tragédie que Voltaire fait allusion en disant:

On parle d'un ancien roman de Rodogune, je ne l'ai pas vu. C'est ce roman qui servit également au grand auteur et au mauvais. Corneille embellit le roman et Gilbert le gâta.

En effet l'histoire de Rodogune avait aussi donné naissance à un roman dont l'auteur était un certain Aigue d'Affrement. Ecoutons toujours Voltaire qui ajoute:

Il y a un autre roman de Rodogune en deux volumes, mais il ne fut publié qu'en 1668. Il est très rare et presque oublié; le premier l'est entièrement.²

Mais que cherchait le grand Corneille dans l'histoire d'une princesse parthe? La générosité et l'héroïsme, comme dans ses tragédies sur les Romains. Sa source principale était l'histoire de la Syrie d'Appien. Démétrius, le roi de Syrie déclare la guerre à Farhad, le roi des Parthes, mais il est vaincu et pris en captivité. Il est traité pourtant avec un grand respect à la cour de Farhad qui lui donne même sa sœur, Rodogune, en mariage. En son absence, sa femme, Cléopâtre, ourdit un complot pour accaparer le

1- Les manuscrits que Duryer utilisa pour cette traduction sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris sous les cotes persan 288 et 355 (cf. Francis Richard, «Aux origines de la connaissance de la langue persane en France», in *Luqmān*, III/1, automne-hiver 1986-87, pp.23-42).

2- Cité dans *Œuvres complètes de Corneille*, éd. Marty-Laveaux, 1862, t.4, p.405.

pouvoir. Entre temps Farhad renvoie Démétrius en Syrie avec tout le faste nécessaire à un monarque. Cléopâtre, avertie, le surprend et le tue. Les Parthes arrivent et les Syriens sont vaincus. Mais ils prennent en otage Rodogune, la sœur de Farhad. Celui-ci les laisse partir à condition que Cléopâtre remette le pouvoir à l'un des deux fils de Démétrius. Elle accepte mais donne la mort à l'un et est sur le point d'empoisonner l'autre lorsqu'elle est dénoncée et qu'elle est enfin contrainte d'avouer les crimes qu'elle a commis. Elle boit alors le poison qu'elle avait préparé pour Antiochus, le deuxième fils de Démétrius devenu roi de la Syrie.

Corneille préférait *Rodogune* à toutes ses autres pièces, même à *Cinna* et au *Cid*. Il y trouvait: «la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié»³. Mais aujourd'hui les critiques ne sont pas de son avis.

Il en est de même pour sa trentième et dernière tragédie, *Suréna*, du nom du célèbre vainqueur de Crassus. Corneille avait puisé son histoire dans Plutarque. Il le peint comme «le plus noble, le plus riche, le mieux fait et le plus vaillant des Parthes», ce qui est attesté par les historiens romains. Mais justement ce sont ces qualités qui causent sa perte. Le roi des Parthes éprouve une sorte de jalousie à son égard. Il le craint aussi. Son conseiller lui recommande ou bien de l'anéantir ou bien de le subjuguier en lui donnant la main de sa propre fille. Le roi est pour la deuxième solution. Mais Suréna aime Eurydice, la fille du gouverneur d'Arménie, et son amour est réciproque. Le roi se met en colère et donne l'ordre de le tuer au moment où il sort du palais royal. Eurydice avertie, se tue aussi. En somme, une forte action, de nombreuses anecdotes qui comblent la pièce, et une conception particulière de la passion, teintée de cartésianisme, tout cela avec la description des âmes nobles, généreuses et magnanimes.

La manière de Racine était tout à fait différente: la tragédie se réduit chez lui à l'analyse d'une crise psychologique qui, après quelques heures seulement, aboutit au dénouement. La règle des

3- *Ibid.*, t.4, p. 420.

trois unités est ainsi mieux respectée et les anecdotes sont moins nombreuses. Tout est analyse et poésie. Il puise, lui aussi, ses sujets dans l'histoire ancienne, mais il a le scrupule d'avoir recours aux historiens ou aux écrivains dont les œuvres ont un intérêt poétique incontestable. C'est pourquoi il en use librement avec les faits historiques. Il n'hésite pas à reculer les dates, à confondre les personnages, à modifier leur caractère, et à les embellir s'il le faut.

C'est ce qu'il a fait dans *Mithridate* où il peint le roi parthe sous des traits flatteurs: vaillant, compatissant, généreux, le cœur tendre et prêt à se lancer dans de fortes émotions amoureuses. Alors que l'histoire le dépeint différemment. En tout cas, le sujet devait être du goût des contemporains. La Calprenède, un écrivain de deuxième rang, avait déjà représenté *La mort de Mithridate* en 1635. La pièce, publiée deux ans plus tard, eut assez de succès. La Calprenède s'y révélait surtout fidèle aux vérités historiques. Le sujet était donc un sujet d'actualité. Mithridate, grand ennemi des Romains qu'il avait vaincus à plusieurs reprises, était bien connu. Ses défaites mêmes à la suite des guerres contre Sylla et Pompée faisaient sa renommée. Ce fut ainsi qu'en 1673 la pièce de Racine fut représentée à Versailles, en présence de Louis XIV qui en fut charmé, ainsi que Charles XII, roi de Suède, le sera plus tard selon le dire de Voltaire. Voici le résumé de la pièce:

Depuis longtemps Mithridate, roi des Perses, lutte contre les Romains. L'un de ses fils, Xipharès, partage ses haines, mais l'aîné, Pharnace, est «tout romain de cœur». A la suite d'une guerre où il est vaincu, il fait répandre le bruit qu'il est tué, espérant dérouter ainsi les ennemis qui le poursuivent. Ses fils accourent auprès de Monime, sa fiancée grecque. Tous deux l'aiment. Monime laisse entendre à Xipharès qu'elle répond à son amour. Brusquement Mithridate arrive, mais feint de ne rien savoir. Il donne l'ordre à Monime d'épouser Xipharès. La joie de celle-ci lui apprend la vérité. Il lui ordonne alors de le suivre à l'autel et de l'épouser. Monime refuse. L'arrivée subite des Romains change la situation. Mithridate court au combat après avoir donné l'ordre de présenter le poison à Monime. Elle est sur

le point de le boire quand Xipharès l'arrête: le vieux roi, près d'être entouré, se frappe avec son épée. Xipharès le délivre au péril de sa vie. Avant de mourir, Mithridate qui connaît les vrais sentiments de son fils, l'unit lui-même à Monime.

Cette pièce, bien que faible par rapport à *Phèdre* et à *Andromaque*, eut tout de même un grand succès.

Quelques années plus tard, en 1689, Racine mettait sur la scène une autre pièce où il décrivait à nouveau les mœurs et les coutumes des Perses et de leurs rois. Ce fut cette fois *Esther* dont l'histoire était bien connue des Français; car s'ils ne lisaient pas toujours les œuvres des historiens gréco-romains, ils lisaient, du moins, l'*Ancien Testament* et savaient comment Xerxès avait d'abord donné, sous les conseils d'Aman, l'ordre d'exterminer les Juifs; comment, devenue sa favorite, Esther les sauve: comment par la suite, les ennemis du peuple de Yahveh furent exterminés eux-mêmes; et comment leur plus grand ennemi, Aman, fut pendu. Le premier écrivain qui avait traité de ce sujet était André Rivaudeau dont la tragédie, sous le titre d'*Aman*, représentée en 1566, portait dans son introduction:

L'action est établie à Suze, ville capitale de l'empire des Perses. La troupe doit être des damoiselles et filles servantes de la rayne Esther.

Lui aussi, tout comme Racine, s'était inspiré de l'*Ancien Testament*. Lui aussi voulait rédiger une tragédie où les sentiments religieux l'emportait.

Ce fut ensuite Mathieu, un autre dramaturge, qui fit une autre *Esther* en 1575. Mais comme sa pièce avait une double action, il la divisa en deux: *Esther* et *Aman*, représentées en 1589.

En 1602, Antoine Moncrétien reprit le même sujet et rédigea une plus belle tragédie sous le titre d'*Aman ou la Vanité*.

Quelques années plus tard, un anonyme, probablement un protestant, touché par la mort du Maréchal d'Ancre, composa en 1617 *La perfidie d'Aman, favori du roi Assuérus*.

En 1620, Ville-Toustain reprit le sujet et intitula sa pièce *La Belle Hester*. L'histoire fut oubliée pour un certain temps. Pierre Duryer la renouvela par son *Esther* en 1644. Le dernier dramaturge qui s'en occupa avant Racine fut Boisval dont la

pièce, toujours sous le titre d'*Esther*, fut représentée en 1670. Le thème d'*Esther* était donc bien connu des Français du XVII^e siècle. Racine n'y apportait rien de nouveau, sauf beaucoup de poésie et un goût très sûr des analyses psychologiques. C'était cette poésie qu'il cherchait dans l'histoire des temps reculés. Il s'en servait comme garant de la vraisemblance des sentiments qu'il analysait.

Mais quelles étaient ses intentions profondes en écrivant une tragédie où il glorifiait les Persans qui s'étaient montrés tolérants à l'égard des Juifs? Presqu'un siècle plus tard, Jules Marthold, auteur d'une comédie intitulée *Esther à Saint-Cyr*, prétendra que la pièce de Racine visait l'intolérance de Louis XIV à l'égard des protestants, surtout après la Révocation de l'Edit de Nantes en 1685. Il citera même quelques vers d'une chanson que les Français auraient composée en 1689 après la représentation de la tragédie de Racine:

Sous le nom d'Aman le cruel,
Louis est peint au naturel.
Et de Vashti la décadence
Nous retrace un tableau vivant
De ce qu'a vu la France
A la chute de Montespan.
La persécution des Juifs,
De nos huguenots fugitifs
Est une vive ressemblance.⁴

Racine voulait-il donc donner vraiment une leçon de tolérance à Louis XIV, et à son entourage? Nous savons en tous cas que Madame de Maintenon s'alarma à la représentation d'*Esther* devant le roi et à l'école de Saint-Cyr. Elle pensait que la dissipation s'introduirait à Saint-Cyr et que la vanité des jeunes actrices se développerait. Les circonstances l'aidèrent: la mort de la reine d'Espagne, nièce de Louis XIV, interrompit les représentations.⁵

Mais le goût persan était toujours à la mode et le XVIII^e siècle

4- Marthold (Jules), *Esther à Saint-Cyr*, comédie en un acte, en vers, Paris, 1889, p.10.

5- Voir Lanson (Gustave) et Tuffrau (P.), *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1931, p.281.

allait le reprendre avec plus de persévérance. Les grands récits de voyage, ceux de Chardin et de Tavernier surtout, venaient de paraître et les Français avaient établi de nouvelles relations politico-commerciales avec la Perse. Les premiers diplômés de l'Ecole des Jeunes de Langues, actuelle Ecole des Langues Orientales (INALCO) allaient bientôt inaugurer une nouvelle ère dans l'histoire des échanges culturels entre les deux pays. *La Bibliothèque Orientale* de D'Herbelot, parue en 1694, procurait les données nécessaires à ces échanges aussi bien qu'aux tragédiens en quête de nouveauté.

C'est ainsi que *Cosroès* où Rotrou décrit la mort du roi sassanide et de son fils à la suite de l'amour de celui-ci pour Sira est représentée en 1644, 1694 et 1704. C'est ainsi que Quinault s'intéresse à *La Mort de Cyrus* et suit les fables racontées par Hérodote sur les derniers jours du conquérant de la Scythie et sur son amour pour Tomyris qui l'aimait aussi et qui se tue en exprimant ses dernières volontés:

Pour dernière faveur du moins au monument
Unissez par pitié l'amante et l'amant.
Dans le même cercueil, malgré le sort funeste,
De Cyrus et de moi rejoignez le reste.⁶

Après Cyrus ce fut le tour de Xercès d'apparaître sur la scène grâce à une pièce du même nom rédigée par Crébillon qui lui réserve un sort aussi funeste que celui de Cyrus: il fut tué par Artaban qui projetait d'assassiner Darius aussi. Mais celui-ci est sauvé et peut accéder au trône.

En 1765, le même thème fut repris par Bursay sous le titre d'*Artaxercès* avec quelques petites modifications pourtant.

L'attrait de la Perse était tel que Voltaire, le grand pourfendeur du fanatisme, qui avait déclaré une guerre ouverte contre l'«Infâme», s'y intéressa aussi. Il venait de publier en 1763 son *Traité sur la tolérance* qu'il avait écrit à la suite de l'Affaire Calas. Les fanatiques avaient infligé des persécutions atroces à ce protestant accusé d'avoir pendu son fils converti au catholicisme. L'accusation n'était pas bien fondée et l'affaire ne fut jamais

6- Quinault (Philippe), Théâtre, *La mort de Cyrus*, Paris, 1715, p.430.

élucidée. Pourtant le malheureux subit le supplice de la roue et expira après de longues heures d'agonie. Voltaire commença alors une nouvelle campagne contre les dévots. Ce fut dans ce but qu'il composa *Les Guèbres ou la tolérance* en 1768. Il se documenta dans les récits de voyage de Chardin et de Tavernier qui se sont étalés longuement sur la tolérance des anciens Perses aussi bien que des Parsis contemporains. *L'histoire de la religion des anciens Perses*,⁷ ouvrage savant de Thomas Hyde, l'orientaliste anglais, les avait soutenus dans leur assertion. Voltaire réunit tous les renseignements que lui fournissaient savants et voyageurs. Il y ajoute un peu de sa propre biographie aussi. Il venait de s'installer à Ferney où il avait commencé à «cultiver son jardin» selon les préceptes de Zoroastre dont l'écho résonne dans *Candide ou l'optimisme*. Ainsi les événements racontés dans les *Guèbres* sont de l'invention de Voltaire lui-même et n'ont pas de fondement historique. Ses critiques contre le clergé étaient si acerbes que la pièce ne fut représentée ni à Paris ni à Genève où régnait plus d'indulgence qu'à Paris. En revanche, elle eut trois éditions successives en 1768. Les premières éditions ne portaient pas le nom de l'auteur. Les lecteurs n'en avaient d'ailleurs pas besoin. Ils y reconnaissaient l'auteur du traité sur la tolérance. De plus, les traits qui concernaient la vie de Voltaire étaient clairs et transparents et n'exigeaient pas d'explication. Il s'y montrait le précepteur de deux jeunes Guèbres qui s'aimaient éperdument. C'était à l'époque où les Romains s'étaient réunis pour venger la défaite de Valérien, battu et pris en captivité par Sapor 1^{er}. Un jour Arzam, élevée par Arzémon, sage vieillard qui ne fait que «cultiver son jardin», dit ses prières en présence des prêtres de Pluton et tout près du palais d'Iradan entouré par les soldats, sans se soucier du courroux des uns et des autres. Elle est donc arrêtée et condamnée à mort. Mais Iradan, le gouverneur de la ville, qui a bon cœur et qui éprouve en plus beaucoup de sympathie pour la pauvre Guèbre, s'y oppose et donne l'ordre de la juger. Arzam refuse de s'adresser aux prêtres qu'elle trouve intolérants et qu'elle dédaigne au fond de son cœur. S'adressant donc à Iradan,

7- *Historia religionis veterum Persarum eorumque magorum*, Oxonii, e theatro Sheldoniano, 1700.

elle lui parle en ces termes:

Avant de me juger connaissez la justice.
 Votre esprit contre nous est en vain prévenu.
 Vous punissez mon culte, il vous est inconnu.
 Sachez que ce soleil qui répand la lumière,
 Ni vos divinités de la nature entière,
 Que vous imaginez résider dans les airs,
 Dans les vents, dans les flots, sur la terre, aux enfers,
 Ne sont point les objets que mon culte envisage;
 Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage.
 C'est au Dieu qui le fit, au Dieu seul auteur
 Qui punit le méchant et le persécuteur...⁸

Par là, elle dispense les mazdéens des fautes qu'on avait l'habitude de leur attribuer. Mais cela ne calme pas les prêtres. Ils veulent non seulement sa perte mais qu'elle leur dise le nom de son précepteur qu'elle prend pour son père. Arzam ne cède pas. Entre temps, Iradan est poignardé par le jeune homme qui est à la recherche de sa fiancée. Le sort en est jeté. Tous deux doivent être exécutés. Malgré tout, Iradan qui n'est pas encore mort de sa blessure et qui éprouve toujours beaucoup de sympathie pour Arzam, et pour son fiancé aussi, essaie de les sauver. Le dénouement de la pièce est bien conventionnel. Le général romain apprend par le précepteur des jeunes Guèbres, qu'ils étaient ses propres enfants perdus autrefois avec leur mère à la suite de la défaite des Romains lors d'une grande guerre avec les Perses...

Ainsi l'ensemble de la pièce est faible, mais le prestige de Voltaire était tel que même son anonymat suffisait pour qu'elle eût de nombreuses rééditions de 1768 jusqu'en 1778, date de la mort de l'auteur. Les idées qu'il y avait répandues n'étaient pas originales non plus: les méfaits de l'intolérance, les bienfaits de la tolérance, l'existence d'un fond du déisme dans toutes les religions du monde, surtout dans le mazdéisme et le mithraïsme etc... La seule originalité de la pièce était dans ce qu'elle contenait certains éléments de la vie de l'auteur lui-même.

Les *Scythes*, une autre tragédie philosophique, si l'on peut dire,

8- Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. Moland, Paris, Garnier frères, 1877-1882, t.6, p.512.

en contenait également, mais sous un aspect tout à fait métaphorique cette fois. Le procédé n'était pas nouveau. Depuis que Montesquieu s'était caché sous le nom d'Usbek pour critiquer les Français, il était à la mode de choisir les Persans comme interprètes, de sorte qu'il en naquit un nouveau genre littéraire qu'on peut appeler «roman métaphorique». On prenait une période quelconque de l'histoire contemporaine de la France qu'on rapprochait d'une période de l'histoire de la Perse. On donnait alors un titre persan à l'ouvrage avec un très grand nombre de noms persans, tirés des œuvres littéraires ou de l'histoire de la Perse, mais qui représentaient en fait des personnalités françaises. Une clef à la fin de l'ouvrage expliquait leur identité.

C'est ainsi que dans les *Scythes*, le vieux Persan qui prêche la tolérance, c'est Voltaire lui-même. Le jardin qu'il cultive est situé non pas à Persépolis (= Paris) mais sur les pentes du Caucase (= la Suisse). Le bon vieillard est contemporain d'Ardachir (= Louis XV). Comme il compose parfois des vers, il s'est fait beaucoup d'ennemis. Mais il ne s'en inquiète pas et il les laisse «hurler» comme les loups. A cette époque, il y avait deux satrapes en Perse (= en France) qui dirigeaient les affaires du pays avec sagesse et modération. C'étaient Elochivis (= Duc de Choiseul) et Nalrisque (= Duc de Praslin). Le bon vieillard perse leur présenta sa tragédie. Ils l'approuvèrent à condition qu'il épluchât quelque 300 vers de chacun des actes. Cela suffit à le satisfaire...

Le développement de la pièce porte sur l'histoire inventée d'un Parsi qui vit à la cour du roi de Perse mais qui, disgracié, se trouve contraint de se réfugier en Scythie. C'est Voltaire lui-même qui s'attire d'abord la colère de Louis XV, ensuite celle de Frédéric II, et qui se réfugie à Ferney... La mort de sa fille (= peut-être Madame du Châtelet) met le comble à son malheur...

Ainsi la Perse et les Persans exercent leur attrait sur les Français à tel point qu'ils leur consacrent presque une trentaine de tragédies pendant le XVII^e et le XVIII^e siècles. Ce qu'ils cherchaient chez eux c'était ou bien l'héroïsme et la magnificence, ou bien la tolérance et un déisme indulgent. Jusqu'à quelle mesure cela était-il conforme à la vérité? Il ne s'agissait pas d'être

vrai mais d'être efficace. Et les Français essayaient de l'être à travers des récits de voyage (une cinquantaine de 1650 à 1700 seulement⁹), des romans (très nombreux au XVIII^e siècle¹⁰) ou des pièces de théâtre dont ils puisaient le sujet d'abord dans l'Ancien Testament, car ils vivaient une époque atroce où la France était déchirée par les guerres religieuses. C'est pourquoi les pièces écrites sur l'histoire d'Esther et d'Aman sont les plus nombreuses: cinq au XVI^e siècle et quatre au XVII^e. Peut-être les auteurs donnaient-ils ainsi des leçons de tolérance à leurs contemporains. Il est significatif de voir paraître une première Esther en 1575, trois ans après la Saint-Barthélemy, et une deuxième, puis une troisième (sous le titre d'*Aman*) en 1589. En tout cas, nous savons que *La perfidie d'Aman, favori du roi Assuérus*, écrite par un auteur anonyme, et probablement la pièce même de Racine visaient l'intolérance des catholiques à l'égard des protestants.

Le reste des tragédies sur la Perse mettaient en scène surtout les rois Achéménides, tels que Cyrus, Darius, Xerxès, Artaxerxès, car leurs histoires, tirées des sources gréco-romaines prêtaient mieux à la composition des tragédies dans le goût classique ou pseudo-classique.

Pourtant la Perse ne s'attirait pas l'attention des Français seulement par ses héros anciens. Le XIX^e siècle va mettre en scène d'autres personnages, surtout des poètes et écrivains dont nous parlerons dans un prochain numéro de *Luqmān*.

9- Voir Djavād Ḥadīdī, *L'Iran dans la littérature française*, Université de Méched, 1970, t.I, pp.18-47.

10- Voir Victor Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885*, Liège, 1892-1922. Le quatrième tome de cette bibliographie est entièrement consacré à ce genre de romans.

**Tableau chronologique des tragédies écrites sur la Perse aux XVI^e,
XVII^e et XVIII^e siècles.**

- 1566: André Rivaudeau, *Aman*;
 1575: Mathieu, *Esther*;
 1589: — *Esther* (nouvelle version);
 1602: Antoine Moncrétien, *Aman ou la Vanité*;
 1617: Anonyme, *La perfidie d'Aman, favori du roi Assuérus*;
 1620: Ville-Toustain, *La belle Hesther*;
 1644: Pierre Duryer, *Esther*;
 1644: Gabriel Gilbert, *Rodogune*;
 1644: Corneille, *Rodogune, princesse Parthe*;
 1649: Jean de Rotrou, *Cosroès*;
 1670: Boisval, *Esther*;
 1673: Racine, *Mithridate*;
 1675: Corneille, *Suréna, général des Parthes*;
 1689: Racine, *Esther*;
 1706: Dauchet, *Cyrus*;
 1714: Crébillon, *Xercès*;
 1714: — , *Cosroès*;
 1715: Quinault, *La mort de Cyrus* (publiée dans Œuvres complètes de ...);
 1723: Gaultier, *Alexandre et Darius*;
 1734: De la Serre et De la Glade, *Artaxercès*;
 1749: Vionet, *Xercès*;
 1751: Palissot, *Xercès*;
 1752: Fleury, *Cosroès*;
 1765: Bursay, *Artaxercès*;
 1767: Lefebvre, *Cosroès*;
 1767: Voltaire, *Les Scythes*;
 1768: — *Les Guèbres ou la Tolérance*;
 1773: Turpin, *Cyrus*.